

TÊTE-DURE

FRANCESCO PITTAU

—

TÊTE-DURE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023
ISBN : 978-2-283-03625-9

À Luna et Lelio.

SAMEDI 27 OCTOBRE 1962

1.

L'Indien, rouge cru des pieds jusqu'à la dernière plume de son chapeau de guerre, s'élançe sur ses mocassins silencieux. Sans poids sur le balatum, sa foulée est courte. Il ne respire pas. Il n'en a pas besoin.

Ça y est ! il a atteint le pied de la table ; il attend un peu, puis repart avec agilité vers la chaise debout dans la pénombre chaude des rideaux. Ses muscles sont luisants. De peur ou de sueur.

Il s'approche de la chaise. Jette son regard à gauche et à droite. Rien de suspect. Se relâche. Un doute, pourtant, doit lui triturer les tripes, car tout est trop calme. Tout est beaucoup trop calme. Son corps, malgré lui, retrouve sa tension première, se raidit dans une crispation de tout son être. À ce petit jeu de qui-tue-qui, il

risque sa carcasse de Peau-Rouge qui ne vaut pas tripette aux yeux de certains.

Et s'il pouvait penser, il penserait sûrement que mourir n'est pas une plaisanterie – surtout quand on n'a aucune envie de mourir, mais que l'on a comme unique désir celui d'atteindre la grande chaise et de se réfugier sous son ombre tutélaire. « Sainte Chaise, protège-moi ! Apporte-moi la sécurité et des bisons en abondance. » Mais l'Indien ne pense pas. Il ne peut pas penser. Il est aussi inerte que le plastique dans lequel on l'a moulé.

Tête-Dure le saisit à pleines mains et le fait avancer par petits bonds vers son but ; l'Indien ne résiste pas, agrippé à son tomahawk comme à une bouée.

Tête-Dure sait que le pire va survenir. L'Indien est d'ores et déjà condamné. C'est sûr, comme $2 + 2 = 4$. Le destin est en marche. Inutile d'espérer échapper à son destin. Tête-Dure se dit que le sort est capricieux et que les événements peuvent changer d'un instant à l'autre. Il se peut :

que l'Indien sorte de sa torpeur ;

que l'Indien se révèle plus rapide et plus habile que son ennemi ;

que le soldat rate son coup comme un débutant, ou comme un combattant fatigué ;

que l'arme du soldat soit vide ;

que.

Tête-Dure attend l'inattendu.

Il pense à contrecarrer le destin. Il pense à changer le cours de l'action, mais il sent confusément que ce n'est pas bien, qu'il faut laisser le ruisseau couler dans son sens naturel. Alors, il pose l'Indien sur le sol et, d'un doigt assuré, il le pousse vers l'ombre de la chaise. Y a pas de vautours dans les environs. Y en a jamais eu. Un pigeon, peut-être. Ou un canari. Ou un moineau. Un de ceux qui sautillent sur le trottoir, de pavé en pavé, entre les feuilles mortes.

Un cloc ! sourd retentit. L'Indien n'a pas le temps de réagir qu'un autre coup de feu, pan ! claque, suivi d'un autre ! et d'un autre encore !

Puis le silence, plus épais que tout à l'heure, retombe comme une couverture de laine. Il pourrait remplir une bouche, ce silence, tant il est solide.

Tête-Dure soupire. Il aurait pu changer le cours des choses, mais il ne l'a pas fait. Il attrape le soldat (qui est dissimulé derrière un pied de la chaise), le lève à hauteur de ses yeux et l'examine avec une moue de mépris.

Pourquoi faut-il que le soldat gagne chaque fois ? Pourquoi faut-il toujours que ce soit ce soldat si propre, si sûr de soi, si arrogant, qui sorte vainqueur ? Tête-Dure le déteste.

Alors, saisi d'une rage brutale, il jette au loin le soldat, qui rebondit sur le revêtement avec de petits clic-clic-clic, qui se mêlent à un autre clic – celui du bouton de la radio, suivi presque aussitôt d'une voix tonitruante surprise au milieu d'une phrase. Chaque mot est prononcé sur un mode impassible, calme et contraint, comme par quelqu'un qui s'appliquerait à peler une banane.

« ...de Cuba sont en train de se préciser. Le président des États-Unis, M. John Kennedy, a rappelé que l'ultimatum expire demain matin, le 28 octobre. Il reste donc quelques heures aux Soviétiques pour évacuer les missiles installés à Cuba, et toujours pointés vers la Floride. Pas de réaction de M. Khrouchtchev, secrétaire

général des Soviets. Toutes les chancelleries sont sur le pied de guerre. L'opinion publique s'inquiète- » clic.

La voix s'amenuise et replonge en tremblant dans le néant.

Tête-Dure soulève d'une main le bord frangé de la pesante nappe en tissu qui dissimule depuis une heure ses jeux sous la table. Il aime bien se planquer sous ce plafond de bois, se ramasser sur lui-même, les genoux talés par le balatum ; il a l'impression d'être dans une caverne. Il y fait sombre et paisible. Et puis, surtout, sous la table, tout devient possible, tout est vraisemblable puisqu'il le décide ; sous la table, il maîtrise le monde : l'herbe peut pousser, le bison paître, le cheval galoper sans se fatiguer, les morts se relever même après un coup de tomahawk. Le sang est vert ou bleu, rarement rouge.

Après un après-midi passé sous la table, Tête-Dure est déboussolé, chancelant, et avec des vertiges comme quand il a tourné plusieurs minutes sur lui-même.

Il laisse retomber les franges de la nappe, pour suivre sans se faire remarquer les allées et

venues dans la pièce. Son père s'approche de la tablette de la fenêtre, sur laquelle une petite bouteille de bière est posée. Tête-Dure connaît bien cette bouteille. Pas cette bouteille-là, précisément, mais les bouteilles de cette marque. Papa ne boit que cette bière : la Celta Pils, une ridicule petite bouteille en verre fumé de vingt-cinq centilitres, dont l'étiquette rouge foncé est frappée en son centre du profil en argent d'un Gaulois au casque ailé. Quand Victor, le voisin du dessous, et copain occasionnel de Papa, vient en visite, ce sont toujours des bouteilles de Celta Pils qui se mettent à circuler. « Celta Pils ». Trois syllabes que Tête-Dure se répète encore et encore, espérant qu'elles livreront un peu de leur mystère. Leur sens lui échappe. En tout cas, ces trois syllabes délient la langue de Victor et de Papa quand elles sont prononcées. Et, chaque fois qu'ils en boivent une gorgée à même le goulot, ils ne peuvent retenir une grimace qui ressemble à du dégoût. « Elle est trop amère, cette bière ! » dit Victor comme si c'était la première lampée de sa vie. Et Papa l'approuve, les yeux brillants, un sourire moqueur sur ses lèvres minces, pour montrer

que lui, tout petit et léger qu'il soit, n'est pas une lopette qui grimace à cause d'un peu d'amertume.

Victor est le seul qui accepte les bouteilles de cette marque. D'habitude, les copains de Papa refusent en disant : « Non, non, je la supporte pas. Elle me donne mal au foie. C'est comme boire de l'antigel. T'as pas autre chose ? »

Les gens ne se laissent pas convaincre par Papa, et si Papa insiste, il y en a même qui lui disent d'un air méprisant que c'est de la pisse de cheval, pas de la bière. Papa proteste et les traite de petites natures. « C'est une bière d'homme, ça ! »

Personne n'est dupe, on le sait regardant ; il n'aime pas dépenser plus qu'il ne faut ; et souvent moins que nécessaire. Mais, dans ce cas précis, il adore cette bière. Il aime son amertume « qui le fait digérer et lui coupe la soif comme aucune autre ». Elle coûterait plus cher qu'il l'achèterait quand même.

D'ailleurs, c'est avec un air de gourmandise ravie que Papa pose le goulot de la petite bouteille sur ses lèvres, verse la tête en arrière et s'envoie une longue rasade de bière, mais quand

il redresse la tête, on peut voir qu'il a bu très peu. Normal – Papa a une petite bouche, qui ressemble au trou du cul d'une poule. Avec un orifice aussi réduit, il ne peut pas boire de grandes quantités d'un seul coup. Il doit s'y reprendre à plusieurs fois pour vider la bouteille.

Assis en face de lui, Victor ne dit trop rien. Il serre entre ses cuisses sa petite bouteille. Il est en salopette. Il la quitte rarement, même quand il ne travaille pas. Même le dimanche. « Quand je l'ai plus sur le dos, je suis pas bien. Et puis, les costumes et les cravates, c'est bon pour les mariages et les enterrements », dit-il en manière d'excuse. Papa ricane du coin de la bouche, il le méprise un peu d'être un esclave en permanence. Un homme libre s'habille correctement quand il a laissé son travail.

« T'es habillé comme un rien-du-tout. Faut t'habiller mieux pour être respecté, lui dit-il en tirant avec avidité sur la cigarette qu'il vient d'allumer.

– Je suis un ouvrier. Pas le temps de me pomponner ! » répond Victor, bonasse et résigné.

Soudain, le silence tombe sur Papa et sur Victor. On les sent tendus. Ils voudraient être

allègres qu'ils n'y arriveraient pas. Papa tripote le goulot de sa bouteille de bière, Victor palpe sa bouteille à pleines mains. Papa passe un doigt sur sa joue ; il se gratte le lobe de l'oreille gauche du bout de l'index ; puis il soupire. Et il soupire plusieurs fois de suite.

Tête-Dure comprend qu'il se passe quelque chose qu'il ne comprend pas. Entre Papa et Victor, les autres fois, ça discute davantage, ça ronchonne, ça grince, ça rigole aussi, mais ce n'est jamais comme ça : avec ces silences interminables.

Tête-Dure se frotte les yeux. Il s'ennuie un peu. Il regarde les pieds de Papa. Papa porte de fines chaussures noires, luisantes comme deux morceaux de glace ; Papa est délicat des pieds ; il souffre de toutes sortes d'excroissances cornées, et il passe un temps fou, le soir, à les soigner. Il dit qu'il a des oignons, des œils-de-perdrix, ou d'autres choses avec des noms bizarres. À l'aide de petits ciseaux pointus, il taille dans tout ça, et il gémit quand il va trop profond dans la chair, et, pour amoindrir la douleur, il aspire une grosse goulée d'air, puis il jure, il maudit la Sainte Vierge et tous les saints. Il leur promet les

feux de l'Enfer et une vie dissolue. Il s'emporte, gueule qu'on ne vend que des chaussures d'une qualité de merde. Il hurle qu'il souffre le martyr, que tous les marchands de chaussures sont des escrocs capitalistes à la solde des Juifs. C'est pour cette raison qu'il fuit leurs boutiques lumineuses et feutrées pour parcourir sous un ciel gris les marchés à la recherche des chaussures qui apporteront enfin un peu de réconfort à ses pieds malmenés. Jamais il n'a trouvé cette paire de chaussures salvatrices, mais il ne perd pas l'espoir de mettre la main dessus.

Et quand il ne parle pas des douleurs causées par les chaussures, il parle des dégâts du monde, des forces souterraines qui dominent le monde, des puissances occultes qui travaillent à la destruction de ce qui constitue son monde à lui. « Ces salauds d'Américains ! Ces saloperies de capitalistes ! Ces Juifs ! Ils vont nous tuer ! Kennedy va déclarer la guerre et c'est encore les *innocents* qui vont payer ! Tas de saloperies ! »

Papa a une voix qui résonne et qui fait mal aux oreilles quand la colère le prend, une voix rocailleuse, une voix qui exagère parfois les sifflantes, qui chuinte. Une voix que Tête-Dure

reconnaîtrait sans hésiter même au milieu d'une foule qui jacasse, simplement parce que Papa farcit son français de mots italiens dont les accents toniques sont comme des ponctuations dans la monotonie du français.

Comme d'habitude, Victor écoute Papa débiter tout son soûl d'affirmations, puis, de son air bonhomme, il dit : « Tous les capitalistes ne sont pas des Juifs. Et puis, des Juifs, y en a des pauvres. J'en connais un qui est marchand de charbon. C'est pas le Pérou, ça, marchand de charbon ! »

Papa secoue la tête et soupire, découragé : « Victor-Victor-Victor, réfléchis, Victor. Qu'est-ce que t'en sais qu'il est pauvre ? Marchand de charbon, c'est du commerce ! Ça rapporte des sous. Il achète le charbon pour rien aux mineurs qui se crèvent la vie pour l'arracher au sol, et lui il te le revend dix fois plus cher en t'escroquant ! Des voleurs ! Tous des voleurs ! *E gente falsa !* Y a pas plus faux qu'un Juif ! Ils sont forts pour cacher l'argent. Tu crois que c'est un misérable, un crève-la-faim, et quand il meurt tu t'aperçois qu'il est riche à millions ! À milliards ! Il aurait pu

s'acheter tout ce qu'il voulait. *Tutto* ! Mais il a préféré épargner ! Il a préféré garder tout son argent au lieu de vivre comme un être humain. Ah ! ils sont malins, tous ceux de cette race ! Ils sont malins ! L'argent, ils le mettent au fond de leurs poches ! C'est pour ça qu'ils sont capitalistes. C'est eux, le capitalisme ! »

Victor s'ébroue, étreint plus fort sa bouteille de bière dans sa pogne aussi imposante qu'un gant de boxe, et dit d'un air placide et tenace :

« De toute façon, c'est les Soviétiques qui ont mis les missiles nucléaires à Cuba. C'est les Soviétiques. Je suis socialiste, mais les Soviétiques, je les aime pas !

– Tu comprends rien ! T'as une tête pleine de merde. Tu veux pas réfléchir.

– Oh-oh-oh ! t'exagères un peu, là. Si je comprends rien, t'es pas mieux que moi. En plus, je suis dans mon pays, moi. Si t'es si fort, qu'est-ce que tu fais ici ? »

Lèvres livides, donnant deux coups de talon sur le balatum, Papa s'écrie :

« Ton pays, si on avait gagné la guerre, je serais même pas venu le visiter. Je serais resté chez moi. Vous avez de la chance, que Mussolini

a été trahi par les capitalistes et les Juifs. Sans ça, on serait les patrons de l'Europe. »

Et, sur ces mots, Papa se fige dans un silence tout vibrant de colère. On voit bien qu'il se dit qu'il a dépassé les limites. Là, il faut se taire. Il sait que certaines choses sont à garder pour soi.

Tête-Dure n'a rien compris des paroles de Papa et de Victor, mais il sent qu'il ne doit pas remuer, et respirer le plus discrètement possible.

Nerveux, Papa tire sur sa cigarette. Ses joues se creusent au point que la peau semble aspirée vers l'intérieur d'une façon impressionnante.

Durant quelques secondes, Papa ne bouge plus ; son œil divague, et finalement une sorte de sourire glisse sur son visage.

Puis, soudain : pfffff ! Papa expulse, par une minuscule ouverture entre ses lèvres, un long panache de fumée qui prend des formes tarabiscotées en butant contre le plafond, là où il y a une auréole jaunâtre, juste au-dessus de l'endroit où il a l'habitude de s'asseoir.

Papa est satisfait. Comme après un triomphe.

Victor vide sa bouteille de bière d'une seule goulée, puis la dépose au pied de sa chaise.

On dirait qu'il tremble un peu. Ses grosses godasses battent une mesure irrégulière : tictictic-tictic-tictictic-tic...

Et, soudain, comme s'il avait la diarrhée, il lâche : « Je voulais pas te répondre pour pas t'offenser mais je dois te dire une chose quand même : t'es qu'un imbécile d'Italien. Mon papa, il est mort, tué par les Allemands, les copains des Italiens. Les copains de Mussolini. Alors, dis merci qu'on te permet quand même de travailler ici, et de faire bouffer ta famille. »

Il bouillonne. Et dans le même mouvement, il fait déjà marche arrière. On dirait qu'il regrette son emportement. Il lève une main qu'il laisse retomber sur sa cuisse. Il a le teint rouge brique. Il bafouille : « Je me suis énervé... J'ai pensé à mon papa, et le sang a monté à ma tête... Je suis socialiste. T'es un travailleur comme moi. »

Papa ne dit rien mais on sent bien qu'il triomphe de nouveau.

2.

L'appartement ne comporte que deux pièces : le salon-salle à manger qui sert aussi de cuisine et de salle de bains (une énorme bassine en tôle fait office de baignoire), et la chambre à coucher, vaste, avec une fenêtre qui donne sur une cour intérieure, minuscule, noire et profonde.

Hiver comme été, la cour a une haleine de moisi et de merde séchée, depuis que Victor (qui vit au rez-de-chaussée avec toute sa famille) a fait de cette cour la niche à ciel ouvert de son chien, un énorme berger allemand qu'il a appelé Rex. Il lui a installé un vague abri en planches disjointes près de la porte, dans lequel l'animal ne se couche jamais, sauf quand il pleut ou qu'il neige. Même la nuit, il l'ignore, préférant s'affaler sur les pavés.

Toute la journée, Rex rôde entre les murs de sa prison, pissant, déféquant où il peut, hurlant tout son soûl pour tromper sa solitude. Victor, bosseur acharné, obsédé par l'idée d'améliorer son train de vie et sa condition de travailleur, n'a pas le temps d'en prendre soin. Sa femme déteste les chiens et son fils, Marcel, est trop jeune pour s'en occuper. Parfois, la belle-mère de Victor, petite vieille à l'œil dur, (foulard noué sur la bouche pour éviter d'avalier l'air pestilentiel) vient parler à l'animal, lui jette quelques rogatons dans son assiette en étain, lui verse de l'eau fraîche dans une vieille casserole émaillée, écarte les excréments racornis et blanchis pour les entasser dans un coin, avant de repartir en maugréant.

Papa dit que la vie de cette bête n'est pas une vie, mais que ça ne l'étonne pas de la part de Victor, qui est tout miel et tout sucre, mais qu'il n'est, au fond, qu'un crétin ignorant en politique, et un bourreau pour son propre chien, une pauvre créature elle aussi, tout comme nous.

Pourtant, Papa n'a pas toujours ces scrupules quand il s'agit de couper le cou à un poulet,

ou de saigner un agneau pour Pâques. Maman n'assiste jamais à ces tueries. Elle n'aime pas les animaux. Maman a une sorte de répulsion panique pour tout ce qui vit, tout ce qui grouille, tout ce qui sent la plume, le poil, tout ce qui peut respirer, tout ce qui n'est pas humain. Même mortes, les bêtes lui inspirent la peur. Parfois, en grignotant une côtelette, elle dit : « Il vaut mieux ne pas savoir d'où ça vient, la viande, sinon on la mangerait plus. »

Mais ce qui la dégoûte le plus, ce sont les oiseaux, surtout les pigeons. Il y a souvent des pigeons perchés sur le rebord de la fenêtre ; elle tape de la main sur la vitre pour les faire déguerpir.

Avant que Rex soit là, Maman ouvrait quelquefois la fenêtre pour aérer, et un gros pigeon, un jour, en a profité pour pénétrer dans l'appartement. En le voyant voler au ras du plafond, Maman a chancelé, elle s'est appuyée d'une main à la table, puis un cri est monté du tréfonds de son ventre, un cri épouvantable qui a effrayé le volatile, le précipitant contre les murs ; au passage, l'oiseau

a fouaillé de ses ailes une photo de mariage et une image de la Vierge. Il a fini par se poser sur la table du salon. Qu'il a quittée aussitôt, à cause des hurlements incessants de Maman qui ressemblait de plus en plus à une folle. Mais quand elle a réussi à se reprendre en main, elle s'est mise aussitôt à pister le pigeon avec des bruits de bouche et de grands gestes pour l'inciter à se diriger vers la fenêtre restée ouverte. Celui-ci, sans doute fatigué, s'est contenté d'atterrir sur le dossier du canapé, et ses griffes ont fait cri-cri-cri sur le simili-cuir.

C'est à ce moment-là que Maman, soudain, a recouvré tout son calme. Un calme meurtrier. Le pigeon avait posé ses pattes répugnantes sur son canapé ! Un canapé remporté de haute lutte contre la radinerie et la ladrerie de Papa. C'était beaucoup trop pour elle !

D'un mouvement furtif, presque imperceptible, Maman s'est avancée vers le canapé. Le pigeon a eu un roulement de gorge, sa tête a pivoté de tous les côtés, et il a décollé dans un battement d'ailes tranquille. Poursuivi par Maman, qui s'est remise à gueuler.

Le pigeon a trouvé un nouveau refuge : le manteau de la cheminée, difficile d'accès à cause du poêle chauffé à blanc.

Maman a juré entre ses dents blanches et régulières ; elle a attrapé une serviette qui traînait sur la table, s'est approchée autant que possible de la cheminée, et a fait mouliner la serviette au-dessus de sa tête en poussant de petits cris brefs : « Hou-hou-hou-hou ! »

Le pigeon s'est envolé de nouveau, mais pesamment, presque indifférent à ce remue-ménage. Il est retombé sur le balatum et, d'une démarche grotesque et saccadée, il s'est glissé sous la table. Maman s'est penchée, l'œil plein de fureur assassine. Cette fois, elle avait cessé de jouer.

« Va-t'en ! Saleté ! Va-t'en !... »

Elle a agité les bras comme si elle repoussait un air fétide.

Le pigeon s'est envolé dans la chambre à coucher, direct sur le dessus de la garde-robe, où il s'est planqué entre deux boîtes à chaussures. Il y avait juste un espace d'une quinzaine de centimètres dans lequel il s'est enfoncé, comme un rat dans son tunnel. Ses griffes,

cri-cri-cri, grinçaient sur le bois du meuble ; ses ailes remuaient une poussière immuable.

Maman était blême. Ses lèvres murmuraient : « Je dois me débarrasser de cette saloperie... »

Mais pas moyen de déloger le volatile sans le saisir à pleines mains, sauf que saisir l'animal à pleines mains était un cauchemar pour elle.

Le pigeon s'était enfoncé dans la quiétude de l'obscurité – on pouvait voir luire son petit œil fixe, et entendre son roucoulement gras.

Papa allait bientôt rentrer de l'usine, vers les neuf heures du soir (il était de l'équipe de l'après-midi). Sur un vieux vélo, il parcourait les sept ou huit kilomètres qui séparaient son lieu de travail de la maison. Par tous les temps, il traversait le paysage sur sa bécane bleu foncé. Il l'avait rachetée à une connaissance, un type rentré au pays quelques mois auparavant ; un type qui se lamentait sans cesse, de ceci, de cela, un type qui pleurnichait trop souvent sur son infortune d'immigré (tout comme Papa d'ailleurs) : « J'en ai marre de cette région de merde ! Ce froid, cette pluie, ces gens qui font la gueule ! Un museau long comme ça toute l'année. Et puis,

tout ça pour me retrouver pourri de rhumatismes ! Je veux pas rentrer chez moi dans un cercueil. Ce pays, je peux plus le voir. Je pars cette semaine. Tout de suite. Sans regrets. »

Après avoir approuvé d'un hochement de tête, Papa lui avait proposé une somme ridicule pour sa machine, lui faisant remarquer que si la somme était modeste, elle était tout de même supérieure au prix du transport pour le retour (ce qui était faux, mais le candidat au départ n'ayant pas vérifié, Papa obtint un vélo sans déboursier plus que de raison). « Et puis, pense que tu cèdes ton vélo à un compatriote ! Un homme obligé de rester dans ce pays de merde alors que tu seras allongé, tranquille, sous un olivier. »

Le vendeur avait eu l'air de tiquer, mais Papa ne lui avait pas laissé le temps de se poser trop de questions : de sa poche, il avait tiré quelques billets chiffonnés, et les lui avait fourrés dans les mains en marmonnant d'une voix compatissante : « Tiens, prends. Je suis content de t'aider à payer le voyage de retour. Je prends le vélo et je prends les rhumatismes aussi. Je donnerais un bras pour partir à ta place. »

Le pleurnichard avait empoché l'argent avec un mauvais sourire, et grommelé qu'il allait oublier tout ça : la pluie, le froid, le brouillard, les maisons comme des trous de taupes, et les amis, et ceux qu'il pensait être ses amis.

Quand Papa est rentré du travail, Tête-Dure n'est toujours pas endormi. Il a refusé de se mettre au lit : à cause du pigeon toujours planqué sur la garde-robe. Peur du petit œil pointu, noir comme un éclat de charbon.

« Encore debout à cette heure-ci ? Comment ça se fait ? » a demandé Papa sans regarder Tête-Dure. Une habitude chez lui : parler de Tête-Dure sans lui accorder un regard, comme s'il n'était pas là, ou qu'il était incapable de comprendre.

En entendant la question, Maman a rosi, s'est troublée, a évoqué le pigeon d'une voix incertaine. Voyant que Papa la fixait d'un œil ironique, elle en a rajouté des tonnes et des tonnes : en deux secondes, le pigeon s'est transformé en « dragon volant, cracheur de feu, arracheur de têtes et porteur de mauvais sorts ».

Elle y a mis tant de conviction et de certitude que Tête-Dure a fini presque par croire qu'ils avaient échappé à un immense danger. Le pigeon est devenu un dragon ; et même, il le revoit se poser sur le canapé et en lacérer le simili-cuir avec ses griffes aussi longues que des sabres, puis déchirer le papier peint et vomir des braises brûlantes sur le balatum.

« Je l'ai suivi partout ! s'est écriée Maman. Partout. Avec le balai. Mais il ne voulait pas passer par la fenêtre. Il tournait là, il tournait ici, et puis là... Pas moyen de le faire passer par la fenêtre ! Moi, je suis une femme, et ça c'est un travail d'homme ! J'étais toute seule avec cette bête ! TOUTE SEULE ! J'AI FAILLI DEVENIR FOLLE ! »

D'un geste, Papa a fait taire Maman, puis il a ôté sa veste en cuir et l'a disposée sur le canapé, avec délicatesse : il l'a payée très cher, il y tient comme à un trésor. Ensuite, il a tiré une cigarette du paquet qui se trouve toujours dans la poche de poitrine de sa chemise, l'a allumée, l'a piquée entre ses lèvres, et s'est dirigé d'un pas viril vers la chambre à coucher, étirant pardessus son épaule un mince et fluctuant filet de

fumée. D'habitude, il n'a pas le droit de fumer dans cette partie de l'appartement, mais cette fois, il passe outre l'interdiction.

Bientôt sa voix retentit dans les profondeurs obscures de l'ancre du dragon : « AVOIR PEUR D'UN PIGEON ! Je me demande parfois si t'es une adulte ou une enfant ! Peur d'un PIGEON ! »

Maman s'est faite toute petite, elle a eu un mouvement vers la chambre à coucher puis elle a reculé. Elle a voulu dire quelque chose mais les mots ne sont pas sortis.

Pendant ce temps, Tête-Dure s'est assis sur le canapé, près de la veste de Papa qui sent fort l'animal. Tout est comme nimbé d'une multitude de bulles jaunâtres. Il a du mal à garder les yeux ouverts.

Après un raclement de pieds de chaise sur le balatum, quelques bruits bizarres et précipités, Papa s'est exclamé : « Oh !... apporte-moi un journal pour que je l'emballe ! AVOIR PEUR D'UN PIGEON ! À ton âge ! »

Maman s'est empressée d'obéir, satisfaite et soulagée. Comme une petite fille, elle a couru apporter deux ou trois pages de journal qu'elle

a tendues à Papa sans oser pénétrer dans la chambre.

Quand elle s'est retournée, elle souriait.

Le lendemain soir, Tête-Dure a découvert que la chair de pigeon est grise. Quand il a compris qu'il s'agissait du monstre de la veille, il a dû surmonter un haut-le-cœur avant de planter une dent timide dans la maigre cuisse.

Victor est revenu et il trépigne, comme d'habitude, devant les arguments que Papa débite d'une voix serrée, les alignant comme une théorie de cigarettes. Toutes les trois secondes, Victor laisse échapper un gros soupir pour toute réponse. Il ne veut pas que ça vire au vinaigre.

Tête-Dure a quitté sa place sous la table depuis un moment – sans se faire remarquer, il s'est glissé jusqu'au rideau qui sépare la chambre à coucher du salon-salle-à-manger-cuisine, et dissimulé par le rideau il s'est assis sur la peau de mouton qui lui sert de descente de lit.

Les paroles de Papa se sont comme éloignées. Elles ne sont plus qu'un murmure articulé. Tête-Dure recule encore, et le murmure

articulé se transforme en murmure inarticulé. La peau de mouton sous ses fesses a un poil raide, dru et presque gras. Longtemps, elle a exhalé une odeur animale. Surtout l'été. Pendant des jours et sans doute des semaines, Tête-Dure a évité de poser ses pieds nus sur la descente de lit, pétrifié à l'idée de piétiner la peau d'une bête morte. Puis, peu à peu, il a oublié la provenance de la descente de lit, l'idée de la peau de bête s'est estompée. Mais de temps en temps, par bouffées, la descente de lit redevient une peau de bête et il ne peut alors s'empêcher de frissonner chaque fois qu'il l'effleure.

Pour l'instant, il n'y pense pas du tout. La descente de lit est une descente de lit. Il n'est obsédé que par une idée : apprendre à nouer ses lacets tout seul. Il s'y exerce en vain depuis plusieurs jours. Ce n'est pas facile ; ses doigts s'embrouillent dans la succession des gestes à accomplir pour obtenir un nœud parfait.

Maman les a faits ce matin. Elle a serré trop fort. Maman peut avoir de la poigne quand il le faut. Pour les lacets, elle a toujours de la poigne.